

XXXI

Un sourire vint aux lèvres d'Esther. Elle promena sur les objets qui l'entouraient un long regard, à la fois vague et joyeux.

Puis elle se mit à chanter

— Elle est sauvée, dit l'un des médecins, mais ne vous réjouissez pas trop vite, monsieur le duc... La pauvre enfant est folle...

Ce même jour Sigismond prit un grand parti.

Il se dit que sa loyauté ne lui permettait pas de cacher plus longtemps au colonel Derieux les faits accomplis, et que la place du vieillard était auprès du lit de sa fille devenue duchesse de la Tour-Vaudieu.

En conséquence il partit pour Paris et se rendit rue Vendôme.

La porte cochère de la maison de M^{me} Amadis était tendue de noir.

Sous les draperies lugubres reposait un cercueil.

Le duc, en passant, jeta de l'eau bénite sur ce cercueil et demanda :

— Qui donc est mort ?

— Le colonel Derieux... lui répondit-on.

C'était vrai.

La veille au matin, un commissaire de police escorté d'agents en bourgeois avait fait invasion dans le domicile du vieux soldat.

Il venait l'arrêter comme impliqué dans un complot contre le gouvernement.

Le colonel était tombé frappé d'une apoplexie foudroyante.

Laissons s'écouler une semaine.

Esther allait de mieux en mieux, au physique sinon au moral... Sa tranquille et douce folie semblait inguérissable.

Sigismond prenait ses mesures pour la ramener à Paris.

M^{me} Amadis, cause inconsciente des malheurs de la pauvre enfant, ayant offert de la garder sans cesse auprès d'elle, le duc avait agréé cette offre.

Il pensait :

— Si Esther, devenue ma femme, possédait sa raison, j'aurais le courage de me jeter aux pieds de ma mère et de lui dire : *Elle est maintenant votre fille... Il faut la bénir et l'aimer...* Mais Esther est folle, hélas ! Il faut attendre...

Voilà pour la mère...

Restait l'enfant.

Sigismond demanda au docteur Leroyer d'accepter la mission toute de dévouement de veiller sur ce rejeton inconnu d'une grande race, sur cet héritier futur d'une immense fortune, de se faire son gardien, son défenseur, son appui, presque son père...

Effrayé d'une responsabilité si grande, le bon docteur refusa d'abord, mais Sigismond ne se tint pas pour battu.

Il fit appel au cœur du vieillard en mettant sous ses yeux la touchante position du pauvre petit, plus abandonné qu'un orphelin.

M. Leroyer, le meilleur des hommes, était incapable d'opposer une résistance à de tels arguments.

Il s'attendrit et il accepta, mais sans vouloir traiter la question d'honoraires.

Le duc n'insista pas et le pria de ne jamais prononcer son nom lorsqu'il lui faudrait expliquer la présence du nouveau né dans sa maison, et répondre aux questions sans nombre qui ne manqueraient pas de lui être faites à ce sujet.

Le médecin promit un silence absolu, et quand il promettait on pouvait compter qu'il tiendrait parole.

A la fin de la semaine M^{me} Amadis et Esther partirent pour Paris dans une voiture que le duc conduisait lui-même, afin d'éviter toute révélation indiscreète.

Ce même jour le docteur, qui s'était procuré à Villeneuve-Saint-Georges une nourrice jeune et avenante, regagna son logis, emportant l'enfant entre ses bras.

Le soir, en couchant son nourrisson, la nourrice trouva dans les langes une enveloppe cachetée qu'elle remit au médecin. La suscription de l'enveloppe était ainsi conçue :

" Pour M. le docteur Leroyer "

Elle contenait douze mille francs en billets de banque et un mot de Sigismond qui fixait à ce

chiffre la rémunération annuelle à laquelle le docteur aurait droit.

M. Leroyer, fort touché de la libéralité du pair de France, serra les douze mille francs sans même en parler à Suzon, sa vieille servante.

Claudia n'avait point quitté l'auberge du *Cheval-Blanc* où Georges était venu la rejoindre.

Ils savaient qu'Esther, devenue folle, était rentrée à Paris en compagnie de M^{me} Amadis.

Ils savaient également que le fils de Sigismond avait été confié au médecin et grandirait dans sa maison.

Leur présence à Brunoy cessait d'être nécessaire, puisqu'il ne leur restait rien à apprendre.

Georges aurait voulu ne pas quitter le village avant d'avoir supprimé l'enfant qui leur avait échappé une première fois, mais Claudia Varni, selon son invariable habitude, fit prévaloir sa volonté.

— Quand l'heure sera venue, l'enfant disparaîtra, dit-elle, et cela sans risques pour nous... Compte sur moi, Georges, et garde-toi de douter de l'avenir que je te promets... Tu seras duc... tu seras pair de France... tu seras l'unique héritier de la fortune des la Tour-Vaudieu !

Une heure après, Claudia et le marquis quittaient pour n'y plus revenir, l'auberge du *Cheval-Blanc* et reprenaient le chemin de Paris.

Abandonnons-les pour un instant, et introduisons dans ce rapide résumé des faits accomplis antérieurement quatre personnages importants, dont trois au moins ne sont pas des inconnus pour nos lecteurs.

Nous voulons parler de Paul Leroyer, le neveu du médecin, d'Angèle, sa femme, et de ses deux enfants, Abel et Berthe.

Abel allait avoir cinq ans, Berthe trois, Angèle, leur mère, vingt-six à peine.

Paul Leroyer était mécanicien, élève des Arts-et-Métiers.

Ses aspirations, ses études, ses instincts surtout, faisaient de lui un inventeur, c'est-à-dire un de ces hommes que la misère et le désespoir attendent s'ils restent inconnus, et qui, s'ils réussissent, marchent rapidement à la gloire et à la fortune.

Il n'appartenait point hélas ! à la catégorie des inventeurs heureux.

Il n'était pas compris

Dans les vastes ateliers installés par lui près du canal Saint-Martin, de nombreux ouvriers établis sur ses dessins et sous sa direction des machines merveilleusement combinées, mais dont le public, par conséquent les acheteurs, refusaient d'admettre le mérite.

La clientèle de Paul Leroyer était donc à tel point restreinte que lorsqu'une machine sortait de chez lui, le prix de revient était invariablement supérieur au prix de vente.

Les cent mille francs qui constituaient l'héritage paternel ne durèrent pas longtemps et Paul, ayant épousé par amour une charmante fille à peu près sans dot, se trouva près de la ruine et de la faillite !

Il espérait encore cependant, et non sans quelque apparence de raison, car il venait de mener à bien une invention capitale, une machine de premier ordre, utile, indispensable même à cent industries différentes qui trouveraient dans son emploi une fabuleuse économie.

Cette machine devait fonctionner devant une réunion de savants et d'industriels.

Au succès de l'expérience était subordonnée la commandite d'un capitaliste dont les billets de banque permettait d'exploiter sur une grande échelle l'invention triomphante.

Un accident survenu à la machine remit tout en question.

Il ne s'agissait à la vérité que d'un retard de quelques jours, mais le moyen d'attendre ?

Pour la réparation il fallait de l'argent et Paul Leroyer n'en avait plus...

Allait-il donc échouer au port ?

Où trouver les mille francs que la caisse ne contenait pas ?

Paul pensa à son oncle Leroyer qui s'était en toute occasion montré parfait pour lui, et courut à Brunoy.

La suite au prochain numéro

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS Propriétaires-Gérants

Semaine commençant lundi, le 13 Décembre. -- Matinée tous les jours

Engagement du grand acteur dramatique, NEIL BURGESS, aide d'une excellente troupe dramatique.

Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi et Samedi soir, et matinées Lundi, Mercredi et Samedi.



Le plus grand succès de rire du jour, qui a eu 200 représentations à New-York. Ne manquez pas de voir la grande Scène du Cirque, y compris la Scène Mobile, avec Neil Burgess dans son Equitation étonnante, sur un vrai cheval vivant. Matinées de Mardi, Jeudi et Vendredi.

WIDOW BEDOTT !

ADMISSION 10, 20 et 30 cts

LES NOUVEAUTES

Comme le public cherche toujours à se renseigner avec exactitude sur les magasins de nouveautés qui lui offrent le plus d'avantages, tant sous le rapport de la beauté que sous celui de la valeur des marchandises, nous lui indiquons le magasin de

Mr. JOSEPH DAGENAI, 221, ST-LAURENT

Le visiteur ou l'acheteur sera certain de trouver là le meilleur assortiment possible en fait de nouveautés. Ils font une spécialité pour les

MANTEAUX DE DAMES

ET LES

HABILLEMENTS POUR MESSIEURS

Ils tiennent des marchandises de goût qu'on ne trouve pas ailleurs. C'est au public à en profiter.

GRANDS SACRIFICES

DANS LES

CHAUSSURES

Chaussures de tous genres, haute nouveauté et communes, confection supérieure à des prix extraordinairement bas.

Chaussures pour dames et enfants, une spécialité. Chaussures à ordre exécutées promptement par des mains habiles ; prix défiant toute concurrence.

Claques à 5 cents de bénéfice par paire.

CADEAUX DU JOUR DE L'AN !

Magnifiques slippers en velours à \$1

GRANDE SPÉCIALITÉ

Dans les chaussures pour hommes. Ouvrage en veau cousu à la main et de première classe pour \$2,50, à la maison

N. GAGNON,

895, rue Sainte-Catherine, Montréal

LOGEMENT ET RECEPTION

CARNAVAL 1887

Le comité de logement serait heureux de recevoir aussitôt que possible des personnes désirant recevoir des hôtes, avec ou sans pension, pendant le temps du prochain carnaval, leurs adresses et les conditions touchant les termes, etc., etc.

M. NOLAN DE LISLE,

Président.

89, rue St-François-Xavier, Montréal.

LA PLACE POUR SE PROCURER LES MEILLEURS THÉS ET CAFÉS

AVEC GARANTIE ET SATISFACTION EST CHEZ

GEORGE BRISTOL,

177, rue Saint-Laurent, Montréal